

FRANÇOIS
MAZELINE



ON NE TIRE PAS A CINQ

la technique du livre - paris

ON NE TIRE PAS A CINQ ! (1)

CHAPITRE PREMIER

L'ambulance noire roulait rapidement entre les quais écla-boussés de soleil, sur les larges chaussées pavées de neuf qui y conduisaient. C'était midi et les dockers, dans les petits restaurants du port, mâchaient lentement leur nourriture, cette sève qui leur donnerait, tout à l'heure, la force de dé-charger de lourds sacs marqués aux noms de villes coloniales dont le son ne pouvait émouvoir leur cœur. L'ambulance lança un appel de sirène en tournant le coin de la « Maison du Matelot », et se lança rapide à travers les rues droites de la nouvelle ville transatlantique du Havre.

La voiture gagna les quartiers centraux et stoppa devant la porte d'une clinique voisine du boulevard de Strasbourg.

L'arrière fut ouvert, révélant, dans un rayon de soleil, une blancheur d'hôpital. Deux infirmiers descendirent une civière où gisait une jeune femme très blonde, le visage affreusement pâle, le front entouré d'un large pansement que le sang tachait.

La tête glissa à droite comme l'un des infirmiers posait un instant le brancard. L'homme se pencha en avant :

— Sacré nom...

— Elle est évanouie, dit son compagnon. Elle ne passera pas pour si peu.

Tous droits de reproduction, traduction et toutes adapta-tions, y compris le théâtre, la cinématographie et la T. S. F. réservés pour tous pays, même l'U. R. S. S.

— Pour si peu. On sera peut-être obligé de la trépaner, et il paraît qu'elle a été empoisonnée avant.

— Dépêche-toi de la « rentrer ». Ma femme m'attend pour déjeuner. Quand tu en auras vu mourir autant que moi, tu penseras que le jour où ton tour viendra, personne ne fera de chichis pour ta carcasse. T'es jeunot dans le métier.

Le chef des infirmiers donna un regard à la femme inanimée et conclut :

— C'est vrai que c'est une belle fille. Et du linge ! Il y a du bonheur dans une femme comme ça, ça serait dommage tout de même qu'elle y reste !

Le brancard fut introduit dans les couloirs frais de la clinique, dont les murs restaient ornés à la mode provinciale de papier à fleurs représentant des bouquets fanés, dernier témoignage des goûts de la précédente propriétaire de l'immeuble, une veuve ardente qui avait pour héroïne préférée *La Dame aux Camélias*.

Le corps de la jeune femme fut immédiatement allongé sur un lit, et le chirurgien chargé des urgences se pencha sur elle.

— Une piqûre, tout de suite, dit-il à l'infirmière. J'espère que l'on pourra éviter la trépanation, mais il faut la transporter dès que possible dans la salle de chirurgie.

Quelques instants plus tard, la jolie blonde gémissait sous le masque, sur le billard de la table d'opération.

— Je ne sais pas... J'étais seule... Dennis est sorti et le champagne... Mon oncle... Bien sûr... La cheminée... Elise n'était pas là. Je ne veux pas que l'on croie que c'est moi. Je ne sais rien.

Le chirurgien observa longuement la blessure qu'elle portait à la tête, et remarqua :

— La trépanation n'est pas nécessaire. C'est une chance. Je vais nettoyer la plaie et recoudre.

Avec habileté et rapidité, il coutura la plaie et ordonna, après avoir soigneusement antiseptisé toute la région tuméfiée qui l'entourait :

— Nourriture très légère. Pas de visite, bien entendu. Elle ne pourra pas recevoir la police avant plusieurs jours. Je passerai demain matin prendre des nouvelles.

Le praticien quitta la salle d'opération tandis que la patiente, pâle et immobile, regagnait sa chambre sur le chariot. L'inspecteur Erlin attendait le chirurgien dans le couloir :

— Pourrai-je bientôt interroger Mme Darley ?

— Non, monsieur l'inspecteur. Pas avant deux jours. L'em-

poisonnement n'est pas grave. C'est tout juste une intoxication très légère. Mais la blessure exige du repos.

— Croyez-vous que cette blessure soit la conséquence d'un attentat ?

— Certainement pas. Mme Darley est tombée sous le coup d'une émotion ou d'un malaise subit. Elle a heurté un meuble ou peut-être le coin de la cheminée. Si elle avait été frappée, nous aurions dû l'opérer. Mais comment vont les autres ?

— Je crois que tous s'en tireront, à l'exception de M. Dennis, dont l'état est alarmant.

— C'est le cousin d'Evrard qui arriva récemment de Madagascar pour prendre la tête de ses affaires ?

— En effet. Vous le connaissiez, docteur ?

— Ma foi, le Havre n'est pas si grand. Je l'ai rencontré deux ou trois fois au « Club des Régates ». C'est un grand garçon brun au visage autoritaire. Il courtisait Jeanine Belfour, la fille de l'armateur. Je crois que cela déplaisait à son cousin Pierre Evrard qui avait des vues sur cette jeune fille.

L'inspecteur nota sur son carnet : Pierre Evrard, Jeanine Belfour. Déjà, le docteur continuait, en se déshabillant :

— Pierre a dû être mécontent de l'arrivée de son cousin. Il espérait bien prendre la direction de l'usine, et il est désormais soumis à l'autorité d'un garçon plus jeune que lui.

Le docteur alluma une cigarette et demanda :

— Puis-je vous déposer quelque part, monsieur l'inspecteur ?

— Je vous remercie. Je vais à l'Hôtel Evrard.

— Vous transmettez à tous mes meilleurs vœux de guérison.

D'une main sûre, le chirurgien conduisit rapidement le détective jusqu'à l'Hôtel Evrard, une construction assez prétentieuse, entourée d'un jardin fleuri. Un agent gardait la porte et salua le policier à son arrivée.

— Rien de nouveau ?

— Non. Le « vieux » va mieux. Les autres aussi. Un médecin est auprès d'eux.

Le détective pénétra dans le hall où les techniciens du laboratoire d'identité judiciaire et des services de toxicologie, achevaient de replacer leurs instruments dans leur valise.

— Alors, rien trouvé...

— Il faudra faire les analyses, mais il est déjà permis d'affirmer que les cinq membres de la famille Evrard ont été empoisonnés à l'arsenic, au cours de leur dîner d'hier

soir. Nous n'avons pu faire de prélèvements dans la vaisselle qui était déjà lavée, mais nous nous sommes procuré des échantillons des reliefs du repas. Les domestiques n'ayant pas été atteints, il est vraisemblable que le poison a été mêlé à la boisson et non aux aliments. Probablement à une « vieille bouteille ».

— Je me demande pourquoi M. Dennis est si malade?

Le médecin, qui remplaçait le docteur de la famille, absent, fit son apparition et répondit à la question du policier.

— Chaque personne réagit différemment à l'arsenic. Le cas Dennis est bien étrange. J'ai l'impression qu'il n'a pas été empoisonné avec le même produit que les autres. On lui a sans doute donné autre chose...

— Nous ne pourrions probablement pas en faire la preuve, murmura lentement le détective.

Et il acheva doucement :

— Puis-je interroger vos malades?

— Certainement, ils sont tous en état de vous recevoir, à l'exception de Dennis, sur le sort duquel je ne pourrai me prononcer que d'ici quarante-huit heures.

CHAPITRE II

Antoine Evrard était un grand vieillard aux yeux clairs, au regard dur, mais à la bouche marquée d'un petit pli, qui indiquait ses dispositions à l'humour. Il occupait, au premier étage de son hôtel, une chambre de grande dimension, au milieu de laquelle se trouvait un lit à baldaquin placé sur une petite estrade. Des tableaux de prix étaient accrochés au mur et témoignaient des goûts éclectiques de leur propriétaire.

L'industriel accueillit aimablement le policier :

— Je suis bien navré, dit-il, de vous donner tant de mal en cette saison chaude. Nous avons tous été empoisonnés, et il s'agit évidemment d'une manœuvre criminelle, et non d'un accident. Mes domestiques n'ont pas été atteints. Pourtant, l'attentat ne saurait avoir été commis par l'un de ces gens que je connais depuis longtemps. Il faut donc admettre qu'il est l'œuvre de l'un d'entre nous. Et voilà ce que je ne puis comprendre.

— Y avait-il des différends entre les membres de votre famille?

L'industriel sembla hésiter un instant puis, prenant une soudaine décision :

— Rien de grave. Des petites piques, naturellement.

— Par exemple ?

— Pierre est mécontent de l'arrivée de Dennis qui a pris sa place à l'usine. Du moins, telle est son opinion. Mais je le connais assez pour être certain de son innocence. Par ailleurs, ma protégée, Jeanne Spize, que vous connaîtrez bientôt — et qui exerce ici les fonctions de gouvernante — est très jalouse de l'amitié que je lui porte. Elle s'est montrée aimable envers Geneviève, mais je ne doute pas que l'arrivée de ma cousine ne l'ait irritée.

— Mme Darley n'avait pas coutume de séjourner longtemps ici.

— Non. Je la connaissais à peine. Elle m'écrivait chaque année au Jour de l'An et je lui répondais. C'est tout. Cette année, à l'occasion de mes 60 ans, je l'ai invitée à venir passer quelques jours ici. Cela lui a été d'autant plus facile qu'elle passait ses vacances sur une plage normande. Je souhaitais la connaître puisqu'elle est mon héritière au même titre que les autres.

— Je comprends. Depuis combien de temps Mme Darley était-elle au Havre à l'instant de l'accident ?

— Depuis un jour et demi.

— Vous n'avez rien remarqué de particulier, pendant ce délai ?

— Absolument rien.

— Aviez-vous l'intention de modifier votre testament, ces derniers temps ?

— Absolument pas. J'ai pris mes dispositions il y a longtemps. Je n'ai pas d'enfant, et compte partager également ma fortune entre tous mes cousins et ma protégée.

— Votre disparition aurait-elle apporté des avantages matériels immédiats à l'un de ceux qui vous entourent ?

— Pas à proprement parler, à l'exception de Mme Darley, qui ne vit pas ici, et n'a jamais bénéficié des facilités que ma fortune accorde aux miens. Mais il est impossible d'admettre que cette jeune femme ait pu tenter de m'empoisonner.

Le vieillard se dressa sur son oreiller et continua avec chaleur :

— Il suffit de l'avoir vue pour comprendre qu'elle ne saurait être coupable. Et, d'ailleurs, n'a-t-elle pas souffert comme les autres ?

— Plus que les autres.

— Que voulez-vous dire ?

— Monsieur Evrard, Mme Darley est malencontreusement tombée, probablement sur la cheminée.

Evrard pâlit et parut très ému, tandis que le détective achevait :

— Elle a dû être transportée à la clinique. La trépanation a été évitée de justesse. Sa vie n'est pas en danger, mais c'est par chance...

— Et les autres ?

— Tous sont hors de danger, à l'exception de M. Dennis, dont le sort inspire encore de vives inquiétudes. Dennis avait été empoisonné avec un autre corps.

— C'est curieux, nota le vieillard d'une voix tranquille, Dennis est pourtant un garçon solide.

L'inspecteur Erlin allait indiquer à Evrard ce que les conclusions du médecin semblaient dire de l'arsenic, mais il se retint, animé par un secret avertissement.

— Croyez bien, monsieur l'inspecteur, que je suis bouleversé par le drame qui vient de se dérouler sous mon toit. Le criminel est probablement l'un des miens, et j'entends qu'il soit châtié avec sévérité. Mais vous comprendrez toute ma tristesse.

— Vous souvenez-vous, monsieur Evrard, de l'heure à laquelle les malaises vous ont pris ?

— C'était à la fin du dîner. Nous venions de vider un verre de fine et les hommes allumèrent un cigare avant de quitter la table. Presque tous furent atteints en même temps. J'ai été cependant le premier. Après, je ne me souviens plus. Je vois encore Jeanne Spize se trainant pour sonner un domestique, tandis que Geneviève Darley tentait de sortir de la pièce.

— Il est très malheureux que la plupart des assiettes aient été lavées avant l'arrivée de la police. Il paraît que la bouteille de champagne était brisée lorsque les agents sont arrivés.

— C'est possible. Je ne me souviens pas. Mais l'empoisonnement ne fait aucun doute, et je ne vois pas l'intérêt...

L'inspecteur n'insista pas et enchaîna aussitôt :

— Rien n'a disparu dans la maison à ce que je pense.

— Non. Du moins les domestiques ne m'ont fait part d'aucune disparition. D'ailleurs, je n'ai jamais beaucoup d'argent ici. Je paie tout par chèques. J'ai seulement quelques

bijoux de prix dans mon coffre. Voulez-vous tirer ce rideau, nous allons nous assurer tout de suite de leur présence.

L'inspecteur traversa la pièce et, obéissant au vieillard, il rabattit un rideau qui révéla une petite alcôve où se trouvait un coffre-fort.

— Le mot est « Geneviève », dit le malade. Je le change de temps en temps.

Le détective se mit en devoir de faire tourner les boutons. La porte céda bientôt et Erlin l'ouvrit sans difficultés.

— Le coffre est vide ! annonça-t-il, tranquille.

— Vide, mais c'est impossible ! Je l'ai ouvert hier et les bijoux y étaient. Je n'ai pas quitté la maison depuis.

— Pourtant, vos bijoux ont disparu. Etes-vous bien certain qu'ils étaient dans ce coffre hier ?

— Mais naturellement, vous n'allez pas supposer !...

— Certainement pas, répliqua l'inspecteur très froid. Je connais votre situation, et une telle pensée ne saurait m'effleurer. Je voudrais bien savoir quels étaient les membres de votre famille qui connaissaient le mot du coffre ?

— Une seule personne le connaissait, répondit le vieillard avec gravité, c'est Mme Darley. Je lui ai montré les bijoux à son arrivée, il y a deux jours. J'ai changé le mot en son honneur, lui ai-je dit en plaisantant. Geneviève est son prénom, vous le savez.

— Et quelle est la situation de Mme Darley ?

— Ma cousine, depuis la mort de son mari, a dû travailler. Elle était décoratrice, mais n'a pu trouver d'emploi dans cette branche. Elle était et elle est toujours, d'ailleurs, démonstratrice chez Fichet.

— Les coffres-forts Fichet ?

— Oui.

— C'est une curieuse coïncidence. Votre coffre est un Fichet. Quels sont les bijoux disparus ?

— Un solitaire très gros et d'un remarquable blanc bleuté. Une émeraude taillée à l'ancienne, mais pesant trente carats, et une rivière de diamants. Le tout représente une valeur global d'environ quatre à cinq millions.

— Vous me donnerez le signalement exact de ces pierres et l'adresse du vendeur. Nous pourrons, peut-être, les retrouver.

— C'est facile. J'ai tout acheté à Paris, chez Boucheron. Ces bijoux ont été portés par ma femme, qui est morte, il y a dix ans.

Erlin repoussa le volet du coffre et, tranquille :

— Je serai, très probablement, contraint de vous importuner à nouveau. Cette affaire paraît compliquée.

Il alla rapidement à la porte et l'ouvrit. Derrière celle-ci se trouvait Jeanne Spize, en pyjama, qui, visiblement, écoutait la conversation.

— Je vous croyais malade, mademoiselle, remarqua le policier. Il est imprudent d'écouter aux portes lorsque l'on vient de subir une intoxication arsenicale.

La vieille fille rougit et se tut comme un enfant pris en faute. Puis elle s'enfuit dans le couloir, tandis que le détective gagnait la chambre de Mme Darley.

CHAPITRE III

Erlin poussa lentement la porte de cette chambre où, la nuit précédente, avait reposé le corps charmant d'une très jolie femme. Un parfum discret, mais pénétrant, régnait dans la pièce. C'était une chambre Empire, aux murs tendus de papier vert, aux rideaux d'épais velours vert. Deux épingles à maillet piquées dans le velours modifiaient le plissé des rideaux et donnaient à la pièce un aspect de modernisme, inattendu dans ce grand hôtel luxueux, mais sévère.

— Il n'y a pas de doute, c'est une décoratrice, pensa Erlin.

Il respira le parfum agréable de la jeune femme, s'assit dans un fauteuil et alluma une cigarette. Sur une petite table était posée une valise entr'ouverte. Le détective se leva et souleva le couvercle du bagage. Il était rempli de linge féminin, parfumé à la lavande et d'un goût exqu, qui éveilla dans l'esprit de l'inspecteur des pensées bien éloignées de la rigueur des déductions techniques. Dans un petit sous-main, Erlin aperçut quelques lettres. Pour la première fois de sa vie, il éprouva un scrupule à prendre connaissance de ce courrier. Il avait le sentiment de voler le secret de la correspondance d'un être cher, et non celui de faire son métier de policier.

Il aperçut une grande lettre écrite d'une mâle écriture, et il pensa :

« Son amant! »

Il n'y avait aucune curiosité professionnelle dans cette remarque, mais un peu de dépit.

Erlin lut la lettre et soupira avec détente. C'était évidemment la lettre d'un homme épris, mais sans espoir de voir partager son amour. D'une main ferme, la jeune femme avait écrit au crayon, au haut de la lettre : « Répondre par politesse. » Les autres papiers étaient des lettres de fournisseurs, des factures, deux quittances de loyer. Au fond de la valise, deux photographies représentaient Geneviève en tailleur sport et en maillot de bain sur une plage.

Le policier s'attarda longuement à ce dernier document et murmura :

« Oh ! la belle fille ! elle est encore mieux que je ne pensais... »

Puis il passa dans le cabinet de toilette. Sur la tablette, une très élégante trousse de voyage témoignait des goûts raffinés de la jolie Mme Darley. Il y avait un petit placard que l'inspecteur ouvrit. Celui-ci était vide, si ce n'est une bouteille de médicament qui s'y trouvait.

Erlin pâlit brusquement en lisant l'étiquette :

« Liqueur de Fouler. »

« Une bouteille de solution arsenicale », gronda-t-il.

Puis, après avoir réfléchi :

« Cette bouteille est bien en évidence... »

Il examina assez longuement l'objet qui portait des empreintes digitales très visibles. Ayant tiré sa pochette, il enveloppa dedans la bouteille, et quitta la pièce. Dans la chambre, la soubrette Fanny était occupée à enlever les épingles qui tenaient les rideaux.

— Qu'est-ce que vous faites ? interrogea brusquement l'inspecteur.

— J'exécute les ordres de Mlle Spize, monsieur. Mademoiselle a dit qu'il fallait remettre les rideaux « comme avant », puisque Mme Darley est à la clinique.

— Ah ! je comprends, Mademoiselle n'aime pas que l'on dérange ses habitudes.

— Dame, c'est elle qui s'occupe de la maison, alors...

— Vous n'étiez pas là, hier soir, quand l'accident s'est produit ? Vous étiez au cinéma avec le chauffeur ?

— Oui, monsieur.

— Au Royal, je crois ?

— Oui, monsieur. J'ai vu Greta Garbo dans *La Dame aux Camélias*.

— Un excellent film.

— Très joli, monsieur.

Erlin s'approcha de la fille et, la regardant dans les yeux :

— Pourquoi m'avez-vous menti ? Il y a eu un accident, hier, au Royal, et le programme a été changé en dernière heure.

La femme de chambre se troubla soudain :

— C'est-à-dire, monsieur... Le chauffeur est mon ami, et je ne voulais pas dire que j'ai passé la soirée avec lui, dans la chambre qu'il a en ville.

Erlin alla au téléphone mural et demanda le commissariat. Il se fit envoyer deux agents, et appela un technicien susceptible de prendre les empreintes digitales. Il fit placer la fille et le chauffeur sous la garde de deux agents, et donna l'ordre de relever toutes les empreintes des habitants de la maison qui se soumirent d'assez mauvaise grâce à cette formalité. Puis le policier s'enferma avec le spécialiste des laboratoires d'identité et lui confia la bouteille de solution arsenicale.

— Il y a des empreintes très nettes sur le verre et sur l'étiquette. Pouvez-vous les identifier tout de suite ?

— Ce sera facile, sans doute.

L'homme releva les empreintes et les compara à celles de tous les habitants de la maison.

— Il y a, dit-il avec certitude, deux sortes d'empreintes sur cette bouteille. D'abord celles de M. Evrard. Puis, par-dessus — c'est-à-dire plus récentes — celles de Mlle Spize.

— C'est bien ce que je pensais, nota Erlin. Vous êtes certain que les doigts de Mme Darley, dont j'ai fait relever les empreintes à la clinique, n'ont pas laissé de traces sur cette bouteille.

— Je n'ai pas la fiche de cette personne sur moi. Mais je puis affirmer que, seuls, Mlle Spize et M. Evrard ont touché cette bouteille de leurs mains nues.

— Evidemment, il y a les gants, gronda le policier, mais voici tout de même un départ...

Il téléphona immédiatement au médecin traitant des Evrard et lui demanda s'il avait prescrit un traitement arsenical à l'un des membres de la famille. Ce docteur, absent la veille, à l'heure du drame, avait, en effet, été remplacé par un confrère au chevet des victimes. Le praticien confirma que M. Evrard suivait bien un traitement à base d'arsenic.

Comme Erlin venait de raccrocher, il lui sembla entendre un léger bruit derrière la porte. Il y courut, son pas étant étouffé par le tapis épais, et l'ouvrit.

Pâle et spectrale, Jeanne Spize se trouvait derrière la porte.

— Je suis bien heureux de vous rencontrer à nouveau, mademoiselle, ironisa le policier. Il est d'ailleurs facile de vous trouver. Vous êtes derrière toutes les portes de cette maison. Pouvez-vous m'expliquer ce que vous faisiez derrière celle-ci ou, plus simplement, pourquoi vous m'espionnez ?

— Votre présence ici m'est désagréable. Elle bouleverse nos habitudes. Vous n'avez pas même été capable d'empêcher le vol des bijoux de mon oncle, dit-elle avec mauvaise foi.

Stupéfait par tant d'audace, Erlin resta un instant silencieux avant d'attaquer à nouveau, en se penchant sur elle :

— Vos empreintes sont sur la bouteille de liqueur arsenicale.

Elle répliqua, très calme :

— Bien sûr. C'est moi qui l'administrais à mon oncle. Il a commencé son traitement il y a deux jours.

Eile porta son mouchoir à ses narines et demanda :

— Pourriez-vous ouvrir cette fenêtre ? Le parfum de cette fille m'enlête...

Erlin considéra longuement la bizarre créature aux traits fins, dépourvue de tout maquillage, puis il dit tranquillement :

— C'est vous qui avez mis la bouteille dans le placard de Mme Darley.

— Ce n'est pas moi. Et puisque vous êtes si malin, prouvez-le donc. Je suis fatiguée et je vais me recoucher. Vous me retrouverez derrière d'autres portes. Je suis la maîtresse de maison ici, et j'ai le droit de vous surveiller.

Elle quitta la pièce sans dire un mot.

— Joli « culot », constata l'homme du laboratoire.

Erlin haussa les épaules :

— J'en ai maté d'autres.

Le téléphone sonna et l'inspecteur entama une longue conversation avec Paris. A l'issue de sa communication, il déclara seulement :

— Les bijoux seront bientôt retrouvés. Un voleur est plus facile à découvrir qu'un assassin. Voulez-vous, en descendant, prier l'agent de garde de m'amener le chauffeur.

L'homme arriva bientôt, l'air fanfaron.

— « C'est-y » qu'on m'accuse d'avoir empoisonné le patron, dit-il. Ça serait drôle. J'étais de « sortie » hier.

— Je n'irai pas si loin. Je voudrais seulement savoir où tu as « planqué » les bijoux ?

— Les bijoux ?... Comprends pas.

— Fais pas l'idiot. Si je veux, je te ferais causer.

— Je ne peux pas causer de ce que je ne sais pas.

— Ecoute-moi, Robert Arnoux. Tu as été condamné sept fois pour vol et agression. Cette fois, c'est la relégation qui t'attends. Inutile de crâner.

Se voyant démasqué, le chauffeur perdit son assurance :

— C'est pas parce que j'ai un passé...

— Si tu parles gentiment, je m'arrangerai pour que tu aies le minimum. Sinon...

— Je vous dis que je ne sais rien.

— Tant pis pour toi. Tu veux me faire perdre du temps. Je vais t'emmener au commissariat et ça te coûtera cher.

Sur un signe du policier, l'agent emmena l'homme. Erlin les suivit, laissant la porte ouverte derrière lui. La fenêtre avait été ouverte à la demande de Jeanne Spize et un violent courant d'air s'établissait dans le couloir. La porte mal close de la chambre de Dennis s'ouvrit brusquement, révélant l'homme, le visage hébété, qui tenait à la main une enveloppe d'où glissa à ses pieds un bijou.

— Vous voyez bien, grogna le chauffeur.

— Emmenez-le ! ordonna Erlin qui pénétra dans la chambre du jeune homme.

— Eh bien ! monsieur Dennis, vous allez mieux ?

— Non... Je revenais du lavabo...

Il parlait avec difficulté, comme un févreux.

— Ma pantoufle a glissé sous ce bahut. Je me suis baissé pour la reprendre et... j'ai trouvé ceci... juste comme la porte s'ouvrait... Je vous jure que je n'y comprends rien.

Dennis tendit l'enveloppe au détective.

— Ce sont des bijoux... Les bijoux de mon oncle. Mon infirmière vient de sortir pour aller me préparer une potion... Je... je ne sais pas...

Erlin observa le jeune homme avec méfiance.

— C'est tout de même une bien curieuse coïncidence, gronda-t-il.

— Vous savez, monsieur l'inspecteur, que je n'ai pas quitté ma chambre depuis le drame. Vous n'allez pas prétendre...

— Monsieur, je ne prétends rien. Je cherche à savoir ! C'est bien difficile...

Erlin examina les bijoux. Ils étaient certainement authentiques et correspondaient bien à la description fournie par Evrard.

— Qui est rentré dans votre chambre depuis que vous êtes couché ?

— Mon infirmière et la femme de chambre.

L'inspecteur pensa rapidement :

— Les bijoux ont été volés le soir du drame ou l'après-midi. Plus probablement l'après-midi. Evidemment, si le chauffeur est le voleur, il s'est douté qu'on perquisitionnerait chez lui et il a cherché une cachette. La chambre du « grand malade » semble tout indiquée. Il n'y avait aucune raison que personne aille chercher sous ce bahut qui est très bas... Mais rien ne prouve que Dennis... Tous ces gens sont très malades et circulent cependant, qui dans sa chambre, qui dans la maison...

Le regard du détective glissa soudain sur l'enveloppe qui contenait les bijoux. C'était une enveloppe publicitaire de couleur grise adressée à M. Evrard. Mise à la poste comme prospectus, elle n'était pas cachetée. Et soudain, une pensée précise s'imposa à Erlin. L'enveloppe portait le cachet de la poste, le cachet de la veille.

Indiscutablement, de tous les malades, Dennis était le seul qui n'avait pas eu la faculté de se promener dans la maison. Il n'avait donc pu se procurer cette enveloppe arrivée au courrier de la veille alors qu'il était couché et fiévreux. Cela l'innocentait en principe.

Quelqu'un d'autre avait placé les bijoux dans l'enveloppe. Très probablement, la femme de chambre qui avait profité d'un moment où le malade dormait et où l'infirmière préparait un médicament pour se défaire du dangereux paquet.

Erlin remarqua froidement :

— Cette enveloppe vous met en principe hors de cause.

Et comme l'autre, très pâle, se tenait à un meuble :

— Je crois que vous feriez bien de vous recoucher.

— Oui... Je... Je vous remercie.

— Pas un mot de tout ceci à l'infirmière.

— Entendu.

Un instant plus tard, la jeune femme était de retour.

— Notre malade est mieux, dit-elle. Il a heureusement une bonne constitution.

— Comment vont les autres ? demanda Dennis.

— Je crois qu'ils sont tous définitivement hors de danger.

Le détective remarqua que Dennis ne s'inquiétait pas particulièrement de la santé d'Evrard, le chef de famille.

— Et Mme Darley ? Elle a eu un accident ?

Erlin s'aperçut que la sollicitude de Dennis à l'égard de la jolie Geneviève lui était désagréable. Il répondit sèchement :

— Elle est en meilleure santé. Je compte lui rendre visite tout à l'heure.

Il quitta la chambre et gagna le hall. Il y prit son chapeau et se rendit au commissariat où il retrouva le chauffeur qu'il interpella avec brutalité.

— Je t'ai dit que tu avais eu tort de me faire perdre mon temps.

— Je ne vous comprends pas, gouailla le chauffeur.

— Tu n'en auras pas pour longtemps à comprendre. J'ai retrouvé les bijoux : un coup de chance, c'est vrai. C'est ta maîtresse, la femme de chambre, qui les a cachés. Elle a avoué, annonça Erlin, bluffant.

L'autre se laissa tomber sur une chaise et murmura :

— Allons, je suis fait. Ça va... Mais faut pas me mettre l'affaire des poisons sur le dos... Voleur oui, mais pas assassin avec ce truc de lâche!

— On verra plus tard. Emmenez-le.

L'inspecteur s'enfonça dans son fauteuil et allumant une cigarette, il grommela :

— J'ai retrouvé les bijoux, mais je ne suis pas plus avancé qu'au début. C'est vraiment une sale affaire.

CHAPITRE III

Geneviève était assise dans son lit, soutenue par une pile d'oreillers. Du pansement qui lui entourait la tête jaillissaient des mèches blondes. Elle portait un déshabillé rose orné de dentelle. Indiquant une chaise à l'inspecteur, elle murmura d'un ton ironique, empreint de quelque mélancolie :

— Je viens d'échapper à la mort et la première visite que je reçois est celle de la police, cette autre puissance de la mort. Mon voyage au Havre était une initiative bien malencontreuse.

— Permettez-moi de vous contredire, madame. Ce voyage nous aura valu la joie de vous connaître et peut-être de vous protéger dans l'avenir.

Geneviève considéra longuement Erlin. Elle apprécia son visage aux traits fins encadré par une chevelure grisonnante, son allure svelte, son élégance naturelle et sa voix un peu grave au timbre chaud, cette voix qui, dans les moments de lutte, devenait saccadée et hachait les paroles sans souci de l'intonation. Très certainement, le détective ne représentait nullement le type classique du policier, et elle murmura, vaguement inquiète :

— Vous n'êtes pas inspecteur... ce n'est pas possible!

Erlin sourit :

— Un inspecteur de la Sûreté ou de la P. J. n'est pas exactement un « argousin ». Entre les jeunes premiers de cinéma et les hommes à souliers à clous, il y a de la marge et de la place pour un type moyen que je représente.

— Mais, dit-elle, aimable, vous n'êtes pas si loin du jeune premier... quoique votre rôle soit plutôt celui d'un acteur de composition !

Elle continua, tranquille, après un bref silence :

— Et aujourd'hui, vous avez décidé de travailler dans le genre charmeur pour me mettre en confiance. Malheureusement, vous ne tirerez rien de moi car je ne sais rien.

Erlin se mordit les lèvres avec dépit et se souvint du proverbe thibétain qui dit : « Si le marchand de fourrures s'empare de sa meilleure cliente, alors il doit être aussi chasseur et trappeur pour éviter de se ruiner. » Aussi, commença-t-il :

— Je souhaitais vous demander de me raconter la soirée du drame. Toutes les personnes présentes sont tombées rapidement malades. Il semble, au contraire, que vous ayez mieux résisté au poison puisque vous avez eu la force de vous lever.

— Je ne sais pas si j'ai mieux résisté. Je crois seulement que j'étais moins douillette. Les autres ont l'habitude de l'argent et n'ont par voie de conséquence, pas celle de souffrir.

« Comme vous le savez, je suis arrivée au Havre la veille du drame. J'ai été reçue d'une manière charmante par mon cousin Evrard que je connaissais à peine. Le dîner, ce soir-là, fut très enjoué. Toutes les personnes présentes m'étaient sympathiques à l'exception, je dois l'avouer, de Mlle Spize qui m'apparut comme une vieille fille maniaque, dévouée, mais véritable tyran domestique. Le café terminé, Dennis me proposa un tour au bord de la mer. J'acceptai. Paul Evrard, qui était sorti du hall pour aller chercher des cigarettes, revint enfin et me fit une proposition analogue. Je dus refuser et expliquer que j'avais accepté de sortir avec Dennis. Il en parut très vexé et un éclair de colère passa dans ses yeux. Il murmura même :

« — Vous ne vous contentez pas d'être le maître ici... il vous faut encore... Enfin, ça ne durera pas.

« Je pensai un instant que les deux hommes allaient se

disputer et j'eusse été navrée d'être le prétexte d'une querelle. Il n'en fut rien. Dennis haussa les épaules en disant :

« — Gamini !

« Quant à moi, je tendis la main à Paul et je lui dis qu'il me ferait un grand plaisir en m'emmenant au théâtre, le lendemain. Cela apaisa sa colère.

« Je sortis avec Dennis qui me fit une cour discrète.

« Le lendemain matin, le déjeuner fut très gai et tout semblait oublié. Le maître de maison me prit à part et eut avec moi une très longue conversation. Il m'indiqua que j'avais les mêmes droits que les autres à sa fortune et qu'il allait le jour même se rendre chez son notaire pour faire le nécessaire. Il me formula quelques compliments avec galanterie et me dit que j'avais les yeux de sa mère, une femme ravissante...

— Je n'en doute pas, remarqua incidemment le détective.

— Enfin il me fit cadeau d'une broche en brillants qu'elle avait portée autrefois. C'est une fantaisie ancienne, sans grande valeur en raison de la taille des pierres, mais fort jolie par le travail. Vous la trouverez dans ma valise.

Erlin eut un geste de protestation et la jolie femme continua :

— Le soir, le dîner commença agréablement. Nous fêtions les soixante ans de M. Evrard et de nombreux vins choisis par ses soins se trouvaient sur la table.

— Sur la table ?

— Je veux dire sur la dessert, bien entendu. On les passa les uns après les autres. Pour certaines bouteilles précieuses, M. Evrard se levait lui-même et débouchait religieusement. Il est très compétent en matière de vin et d'alcool.

— Comme beaucoup de Normands ! sourit Erlin.

— Je remarquai que Jeanne Spize avait vu la broche que je portais, et elle fit une remarque acerbe à ce sujet. Je ne me souviens plus des termes de la brève algarade, à laquelle je n'attachai aucune attention. Soudain, le malaise nous prit. C'était à la fin du repas. Nous dégustions un vieux calvados que mon oncle nous servit. Il n'y avait plus de domestiques dans la pièce et nous étions tous gais grâce à la chaleur du bon repas. Jeanne Spize, elle-même, semblait avoir désarmé. Soudain, elle se pencha en avant et pâlit. Puis ce fut mon oncle qui s'affaissa. Je me souviens encore du regard angoissé qu'il adressa à Dennis. Ensuite tout se précipita. Dennis pâlit à son tour et ne put se lever. Je parvins à me redresser pour aller chercher de l'aide. J'oubliai, bien entendu, la sonnette,

comme il arrive toujours dans les cas de panique. Je tombai et je me retrouvai à la clinique.

— Avez-vous une opinion sur le drame ?

— Absolument aucune. Je ne connais pas assez les acteurs pour être susceptible de me former une opinion quelconque.

Erlin se pencha brusquement en avant :

— Et pourquoi avez-vous rangé une bouteille de solution arsenicale dans votre placard ?

Elle se redressa et une vive indignation apparut sur son visage :

— Je n'ai jamais... Que signifie ?

N'ayez crainte. Je savais déjà que vous n'avez pas rangé cette bouteille. C'est Mlle Spize, qui ne vous porte pas dans son cœur, et qui a tenté naïvement de vous accuser.

Erlin acheva après un soupir :

— Il est certain que le criminel se trouve dans l'hôtel Evrard. Son « coup » a manqué pour un motif encore inconnu de nous. Il fera donc prochainement une nouvelle tentative. C'est là le danger le plus imminent. Je veillerai sur vous.

— Et sur les autres ? interrogea Geneviève surprise.

— Sur les autres aussi, répliqua Erlin précipitamment.

L'inspecteur prit congé et regagna l'hôtel Evrard. Il eut une assez longue conversation avec Paul Evrard. Le jeune homme ne lui apprit rien d'intéressant concernant le drame, mais il laissa percer par instants son irritation à l'égard de Dennis qui prenait de plus en plus d'importance dans la maison. Quant à Jeanne Spize, elle se montrait délibérément hostile.

Comme l'inspecteur regagnait le hall, un valet lui indiqua :

— Monsieur Erlin, on vous demande à l'appareil.

Le détective pressa le pas pour atteindre le hall, mais le domestique indiquant un appareil mural :

— Vous pouvez prendre la communication ici. Je vais vous brancher.

Après quelques secondes d'attente, Erlin obtint son correspondant. C'était le chef du laboratoire qui l'appelait pour lui indiquer que la nourriture ne contenait aucune trace d'arsenic mais qu'on en avait retrouvé dans deux verres non encore mis à la vaisselle lors de l'arrivée des policiers.

— Il y a autre chose. Quelque chose de très curieux.

— Dites.

— L'un des verres contient non seulement de l'arsenic

mais encore de l'érésine qui est un poison foudroyant, beaucoup plus dangereux que l'arsenic.

— Et l'autre ?

— Aucune trace d'érésine.

— Il faudrait avoir eu la chance d'examiner les verres de tous les dîneurs pour en tirer une conclusion. Et, malheureusement...

Erlin sursauta, la communication était coupée ! Mais non, le courant revint après une brève interruption et le détective reprit :

— Croyez-vous que ce nouveau poison ait été versé en quantité suffisante dans le verre pour entraîner la mort ?

La réponse vint, très précise :

— Indiscutablement.

— Alors, comment expliquez-vous que personne ne soit mort ?

— C'est très simple. L'arsenic annule l'action de l'érésine. Il est probable que le criminel ignorait ce fait. Il arrive parfois qu'un poison soit l'antidote d'un autre.

— Je vous remercie pour ces utiles renseignements. J'ai encore quelque chose à vous demander. Voulez-vous ne pas quitter ?

Une pensée soudaine s'était imposée à l'inspecteur. La communication n'avait pas été coupée mais quelqu'un avait branché un poste sur la ligne pour écouter ! Il y avait un petit central téléphonique dans l'entrée. Il se précipita dans cette direction et eut la chance de saisir Jeanne Spize au moment où, méfiante, elle allait sans doute reposer l'écouteur. Le détective lui arracha l'appareil des mains et appela :

— Allô ! allô ! laboratoire...

— Oui, j'écoute.

— Vous pouvez raccrocher. Je n'ai rien à vous demander... Non, je ne suis pas fou !... Un simple stratagème. Quelqu'un écoutait notre conversation et je voulais savoir qui...

Il se tourna vers la gouvernante :

— Mademoiselle Spize, je vous trouve trop souvent sur ma route. Quand vous n'êtes pas derrière les portes, vous écoutez au téléphone.

— Je n'ai aucune confiance dans la police, répondit la vieille fille d'un ton buté.

— Vous avez, en tout cas, une rare audace. Votre attitude est plus que douteuse. Et vous aviez, vous, un intérêt majeur à ce que les héritiers disparaissent.

L'autre le regarda et parut suffoquer :

— Mais... mais c'est abominable !

— Mademoiselle Spize, votre part d'héritage est égale à celle des autres. Depuis quelques jours, il y a une nouvelle héritière : Mme Darley. Votre part a diminué d'autant. Et comme vous n'avez pas de fortune personnelle ni d'autre situation que celle de gouvernante de cette maison, vous êtes plus que les autres sensible à la diminution de votre part. Je suis certain que vous haïssez Mme Darley, un peu aussi pour cette raison.

« C'est vous qui avez placé la bouteille de solution arsenicale dans le placard de Mme Darley. Vous avez tenté ainsi de me lancer sur une fausse piste. »

La vieille fille baissa la tête, tandis qu'Erlin continuait, implacable :

— Toutes les personnes qui ont pris part au dîner ont été souffrantes et sont encore au lit. Vous seule trottez déjà de par la maison et, dès le premier jour, vous étiez assez forte pour vous tenir debout et écouter aux portes. Tout autre que moi vous mettrait immédiatement en état d'arrestation.

L'inspecteur s'amusa un instant de la mine défaite de la dame de compagnie, puis il acheva sèchement :

— Je ne vais pas encore vous arrêter, mais je dois vous prier de me laisser visiter votre chambre.

— Comme il vous plaira, dit-elle, les lèvres pincées, en avançant devant lui.

La gouvernante semblait avoir la conscience tranquille et ne manifestait aucune inquiétude pendant que le policier furetait dans sa chambre. Le placard ne contenait rien que du linge pudique et le secrétaire était rempli de livres de comptes et de photographies d'Evrard à tous les âges de sa vie.

— La gouvernante « refoule » un amour certain pour le vieil Evrard, songea Erlin.

Quelques robes dans une armoire ; sur une planche, le détective aperçut divers romans signés René Bazin, Henry Bordeaux. Puis, derrière les livres, un gros bouquin relié en rouge dont il s'empara :

— Ah!... Ah!... voilà qui est plus intéressant.

La vieille fille poussa un cri.

— Mais vous n'avez pas le droit !

— Je vous demande pardon. J'ai visité votre chambre avec votre autorisation.

Erlin lut avec intérêt le texte suivant dans le gros livre rouge qui n'était autre que le journal intime de la gouvernante.

Mardi.

« Elle vient d'arriver. C'est, naturellement, une Parisienne maquillée. Tout le monde s'occupe d'elle parce qu'elle est belle. Ah! comme les hommes sont bêtes!... Cette femme n'a rien à faire ici. Ils prétendent la faire rester une semaine. Je n'ai pas l'intention de servir cette fille. Il y a des jours où je voudrais être débarrassée de toute la famille. Evrard seul mérite d'être aimé. Son neveu est un caractère trop mou et Dennis ne m'inspire aucune sympathie.

« Il y a des jours où je me sens une âme de Borgia! Je me souviens de Mme Lafarge! Pour rester seule avec Evrard, seule comme avant... avant qu'il réunisse ces galopins autour de lui. Je serais capable, quand je suis en colère, de les empoisonner comme des chiens... Mon Dieu, ayez pitié de moi et pardonnez à ma colère!... Mon Dieu, venez à mon secours. »

Erlin ferma le volume et, très froidement :

— Il y a là-dedans de quoi vous faire condamner. Vous souffrirez que je garde cet ouvrage si intéressant, par devers moi, quelque temps.

Il se pencha en avant, et les yeux dans ceux de la vieille fille désespérée :

— Où étiez-vous assise au dîner? Ne mentez pas.

— Au bout de la table, du côté opposé à la desserte.

— C'est bien ce que je pensais, gronda immédiatement Erlin. Si vous aviez été assise ailleurs, je vous aurais arrêtée immédiatement. Mais vous occupiez la seule place qui puisse permettre d'affirmer votre innocence malgré les charges qui pèsent sur vous.

CHAPITRE IV

Quinze jours avaient passé. L'affaire Evrard en était toujours au même point. Geneviève avait regagné l'hôtel et sa convalescence s'achevait. Elle était la joie de cette maison et le vieux chef de famille l'avait priée de rester auprès de lui. Il avait étrangement vieilli ces derniers temps et l'atmosphère tendue qui régnait dans la maison agissait très certainement sur ses nerfs.

Erlin s'attachait passionnément à l'affaire, mais n'avancait

pas. Il faut bien avouer qu'il cherchait toutes les occasions de rencontrer Geneviève et que la jeune femme ne semblait pas le décourager. Ses vacances étaient terminées, mais le détective apprit avec joie qu'elle ne retournerait pas travailler à Paris. Evrard en avait décidé ainsi.

— Vous êtes décoratrice, lui avait-il dit. Vous avez fait vos preuves dans ce métier et je vous aiderai à y retrouver une situation... chez vous... dans votre propre maison. J'ai de l'argent qui dort... Je vous commanditerai... En attendant, restez ici. Vous seule rendez l'atmosphère de cette maison respirable.

Geneviève avait accepté à la grande joie du détective. Celui-ci conservait ses inquiétudes car il s'attendait à un nouvel attentat et il savait que celui-ci aurait des chances de se produire dès qu'il abandonnerait sa surveillance à laquelle il ne pourrait se vouer indéfiniment.

Dennis était rétabli. Les affaires des Evrard restaient prospères et leur usine de produits pharmaceutiques venait de recevoir une grosse commande. Evrard lui-même semblait avide de changement. Depuis quelque temps, il compulsait des programmes d'agence touristique. Enfin, il se décida un jour et annonça au déjeuner :

— Nos affaires peuvent se passer de nous, pendant quelque temps.. Pour oublier la sombre histoire à laquelle nous avons été mêlés, nous entreprendrons un voyage. Je ne suis jamais monté en avion et il faut que je me dépêche si je veux le faire avant de mourir. J'ai donc décidé ceci : nous embarquerons à bord d'un *Air France* que je fréterai à destination de l'Egypte où nous irons passer une quinzaine. Cela nous permettra de retrouver le calme au pays du soleil.

Il se tourna vers Dennis :

— Voilà qui vous conviendra, mon cher cousin. Vous êtes arrivé de Madagascar il y a à peine un an, et vous devez vous languir... du beau temps.

Dennis acquiesça de la tête.

— Bien entendu, vous nous accompagnez, Jeanne, acheva le vieillard.

Il quitta la table et se transporta dans son bureau où il recevait, quelques minutes plus tard, la visite de l'inspecteur qu'il avait mandé.

— Monsieur Erlin, dit-il, je vous ai prié de venir, car vous pourriez me rendre un grand service.

— Je suis, monsieur Evrard, à votre entière disposition.

— Je vais partir pour une quinzaine en Egypte, par avion.

Vous savez que je suis conseiller général et que j'ai ici quelque influence.

— En effet, monsieur.

— Il paraît que la période de vos vacances approche.

— C'est exact.

— Je conserve quelque inquiétude quant à ce voyage. Je ne puis pourtant exiger d'être accompagné d'un policier. Et j'aimerais cependant vous avoir près de moi. Il ne vous déplairait peut-être pas de nous accompagner. Je ferais, en ce cas, le nécessaire vis-à-vis de vos chefs.

Erlin considéra longuement le vieillard, l'offre était tentante et s'il était couvert par ses chefs, il était en droit de l'accepter. Malgré le plaisir ressenti par lui à l'idée de ce voyage en compagnie de la belle Geneviève, il se sentait au cœur une étrange inquiétude. Il demanda pour être certain :

— Vous emmenez tous les membres de votre famille ?

— Oui, ils ont tous besoin de repos. Nos affaires peuvent se passer de nous quelque temps. J'ai de bons collaborateurs et, d'ailleurs, mon activité s'est beaucoup ralentie depuis l'arrivée de mon cousin Dennis qui a pratiquement pris en mains toutes les rênes de l'affaire.

— Eh bien ! monsieur Evrard, je serais enchanté de vous accompagner à titre privé, si cela vous paraît réalisable.

— Je ferai le nécessaire. Nous partirons la semaine prochaine. Je vous fixerai le jour ultérieurement. Je n'ai pas oublié que vous avez très vite retrouvé mes bijoux sinon l'empoisonneur.

Il y eut un éclair de malice cruelle dans les yeux du vieillard qui n'échappa pas au détective. Erlin prit congé et croisa, dans le hall, Geneviève, dont il balsa la main.

Il y eut un rapide échange de regards entre eux. Erlin avait rendez-vous avec elle pour prendre le thé. Et ce n'était pas seulement un motif professionnel qui le poussait car il avait cédé au charme de la délicieuse créature...

CHAPITRE V

La confortable Packard d'Evrard roulait rapidement sur la route de Paris. Le vieillard achevait doucement son cigare entouré de Geneviève et de Jeanne. Paul était assis à côté du chauffeur et Dennis ainsi qu'Erlin s'étaient installés sur les strapontins face à la route.

Le paysage défila rapidement pendant deux heures sous

les yeux des voyageurs, ponctué de temps à autre par un commentaire du vieil homme qui signalait un monument à ses invités, et semblait très au courant de toutes les questions qui touchent à l'histoire de l'architecture.

Il était un peu moins de 4 heures lorsqu'ils atteignirent la banlieue et Evrard, après avoir consulté son bracelet-montre, annonça, cordial :

— Notre avion part à 5 heures. Vous avez le temps de prendre une tasse de thé, mes enfants. Voilà une petite auberge qui me paraît charmante. Je vous retrouverai dans quelques minutes. Je sens le besoin de dégourdir mes vieilles jambes... L'inspecteur me fera l'amitié de me tenir compagnie quelques instants.

Le groupe formé par les jeunes gens et Jeanne Spize pénétra dans l'auberge, tandis qu'Evrard, bien alerte pour un homme qui prétendait se dégourdir les jambes, sautait à terre et entraînait le policier à quelque distance. Il s'arrêta enfin à l'ombre d'un bouquet d'arbres et, d'un ton très naturel :

— Figurez-vous, cher monsieur Erlin, que j'ai reçu, ce matin au courrier, une étrange missive. La voici...

Il tendit au policier une feuille de papier dont celui-ci prit connaissance. C'était une feuille de papier machine d'un format commercial courant qui portait simplement ces mots :

« Evrard, tu mourras ce soir à 7 heures dans l'avion. »

Erlin sursauta et, soudain, comme une pensée précise lui traversait la tête avec une vitesse fulgurante :

— Vous avez l'enveloppe ?

— Ma foi non, je n'y ai pas pensé... J'ai dû la jeter dans ma corbeille.

— Ah !... bon... ça ne fait rien.

— Oh ! c'était une enveloppe quelconque. J'ai eu la curiosité de regarder le timbre. C'était celui de la grande poste du Havre.

— Vous me permettez naturellement de conserver ce document ?

— Bien sûr. Encore un mot. Je n'ai aucune inquiétude quant à ce papier...

Erlin eut l'impression que le vieillard bluffait, mais il resta silencieux, cependant qu'Evrard continuait :

— Je vous serais reconnaissant de ne pas dire un mot de toute cette affaire aux miens. Il est bien inutile de gâcher leurs vacances pour cette bêtise.

— Je suis entièrement de votre avis, monsieur Evrard. A propos, pouvez-vous me dire la couleur de l'enveloppe ?

— Une enveloppe grise, très ordinaire, annonça le vieillard tranquillement.

— Je crois qu'il ne nous reste plus qu'à aller prendre le thé.

— Ou mieux un whisky... Et soyez sûr que ce ne sera pas le dernier.

Une hypothèse se faisait enfin jour dans l'esprit du détective.

— C'est impossible, pensa-t-il, et pourtant...

Un quart d'heure plus tard, la voiture reprenait la route du Bourget. Elle y arriva comme le tracteur amenait l'avion en piste. Tandis qu'Evrard et Dennis s'occupaient des formalités et que les femmes montaient à bord, Erlin s'absenta un instant et courut au buffet d'où il téléphona à Paris.

Il demanda la rue des Saussaies et l'un de ses collègues ne tarda pas à lui répondre.

— Voulez-vous faire ramasser le contenu de toutes les corbeilles à papier de la maison Evrard et voir s'il s'y trouve une enveloppe grise de qualité inférieure, postée au Havre bureau central, hier. Faites fouiller les meubles pour chercher des enveloppes semblables. Me transmettre résultat dès que possible à bord du *Flamant*, Compagnie Air-France. Faire rechercher tous renseignements concernant Dennis, commerçant à Madagascar, arrivé en France il y a un an, cousin d'Evrard. Pour l'enveloppe grise, c'est très pressé. Je prends tout sur moi. Il y va d'une vie humaine... Sinon j'aurais fait exécuter les recherches par le nouveau chauffeur qui est, bien entendu, un de nos agents. Au revoir.

Il raccrocha et bondit sur la piste où les moteurs de l'avion tournaient déjà.

— Voilà, au moins, songea-t-il, une conversation que Jeanne Spize n'a pas entendue.

Mais la gouvernante n'était pas à bord et Evrard s'impatientait.

— Que peut-elle faire ?

D'une voix musicale, Geneviève déclara :

— A peine montée dans l'avion, elle m'a dit qu'elle se sentait fatiguée et qu'elle allait prendre un cordial au buffet.

Erlin bondit hors de l'appareil en s'écriant :

— Je vais la chercher.

Dans la salle du buffet, assise à une table, Jeanne absorbait lentement une eau d'arquebuse. Elle opposa un regard lointain au détective nerveux qui l'interpella :

— Alors, mademoiselle, toujours derrière moi ?

— Je ne vous comprends pas, monsieur Erlin. Vous venez de la piste. Je vous ai vu par la fenêtre.

Le détective, exaspéré, ne sut que répondre :

— L'avion va partir... Nous vous attendons.

Elle répliqua, tranquille :

— L'avion a été frété par M. Evrard. Il peut attendre... Vous n'allez pas être assez barbare pour contraindre une vieille femme telle que moi à s'enivrer en avalant d'un seul coup un cordial. De mon temps, les jeunes gens étaient plus galants !

Erlin leva les bras au ciel et attendit sans mot dire qu'elle eût terminé d'avalier sa boisson, à petites gorgées. Enfin elle se leva et, d'un ton sec, annonça :

— Je suis l'adversaire de ces moyens de transport rapides...

Tous les passagers étant enfin à bord, on ferma la porte de la machine. Le pilote mit les gaz et les moteurs tournèrent à plein. Puis l'oiseau courut sur la piste et la quitta bientôt pour rouler sur l'herbe du terrain jusqu'à la ligne de départ. Le pot à feu indiquait le sens du vent contre lequel l'avion prendrait son vol. Il y eut quelques oscillations douces, puis ce fut l'immobilité. L'*Air-France* venait de décoller.

Pour ceux qui accomplissent leur premier voyage aérien, le décollage est une sensation inoubliable par sa douceur. On s'attend à un arrachement brutal et c'est à peine si l'on s'aperçoit que l'on a quitté le sol à une sensation de mieux-être. C'est seulement le premier atterrissage qui est angoissant lorsque les maisons se rapprochent de plus en plus vite et que l'on éprouve le sentiment que la machine va s'écraser contre elles, tandis que déjà l'avion reprend contact avec le sol.

Une heure passa tranquille. Le chef pilote abandonnant le « cockpit » vint s'enquérir de ses passagers. Evrard lisait. Dennis et Paul semblaient enfin amis et discutaient de questions sportives. Erlin courtoisait habilement Geneviève qui en paraissait heureuse. Le chef pilote regagna son poste.

Une demi-heure passa paisible, puis le second pilote apparut.

— Le temps est mauvais sur la vallée du Rhône, dit-il. Nous allons prendre de l'altitude pour éviter la tempête. Si cela continue, comme il est à craindre, nous ferons une brève escale pour attendre la fin de la bourrasque.

A 6 h. 45, l'avion commença à danser et Jeanne Spize à gémir. Dennis semblait prendre un vif plaisir à la tempête et ses narines se dilataient tandis qu'il constatait :

— Ça danse.

Geneviève serra le bras de son amoureux Erlin et celui-ci remercia le ciel d'avoir élevé le vent.

«Le second pilote annonça :

— Tenez-vous. Ça va danser pendant quelque temps. Nous allons atterrir.

6 h. 50. Erlin consulte son bracelet-montre et pense à l'avertissement. Pourtant, c'est impossible. Personne ne pourrait tuer Evrard dans cette cabine sans être immédiatement découvert. Erlin ne s'inquiète pas parce qu'il sait déjà que personne à bord n'a l'intention de tuer Evrard.

Pourtant, il pourrait s'être trompé et il attend avec un peu d'anxiété. Le second pilote lui apporte un radio. Il le lit, le déchire et se rassénère. En lui-même, il pense :

— Dommage que Madagascar soit si loin et que je n'aie compris que trop tard. En tous les cas, il n'arrivera rien.

L'avion descend. La pendule du bord indique 7 heures. Evrard s'essuie le front et semble souffrant. Il se lève. Un coup de vent renverse la machine. Sa tête heurte un corps dur. Il retombe dans son fauteuil, ensanglanté. Il est bien 7 heures précises.

Erlin se précipite. Evrard revient à lui et s'excuse :

— C'est stupide. C'est ma faute. Mais ce n'est rien.

— Non, monsieur Evrard, ce n'est rien.

La machine s'arrête sur la piste. Le vent souffle.

— C'est l'affaire d'une demi-heure peut-être, dit le chef pilote. Mais il y a des nuages bas que le vent va dissiper et mieux valait s'arrêter. Avec les vents du Rhône on ne sait jamais. Je vais rentrer au hangar. Vous avez un bar au bout du terrain. Je vous ferai prévenir dès que nous pourrions repartir.

Erlin est prêt à donner un ordre. Tous doivent rester dans la machine. Il réfléchit qu'il n'est ici qu'en invité et qu'il ne peut émettre cette prétention. Un à un les passagers descendent sur la piste. Geneviève prie Evrard de l'accompagner.

CHAPITRE VI

L'inspecteur Erlin examina longuement le cadavre de Dennis qui avait roulé sous la queue de l'avion. La tempe était trouée d'une balle.

Le détective observa les moindres détails de la position du cadavre, puis :

— Il peut aussi s'agir d'un crime.. Quelqu'un connaît-il ce revolver ?

— C'est celui de Dennis, indiqua Paul Evrard, je le reconnais.

— Où étiez-vous, monsieur, pendant l'escalade ?

— En quittant l'avion, je suis allé droit aux hangars, examiner les machines qui s'y trouvaient. J'y suis resté jusqu'à ce que l'on ramène notre *Air-France* en piste. Il y a deux mécaniciens dans le premier hangar, ils pourront confirmer.

— Et vous, mademoiselle Spize ? Vous êtes sortie du bar cinq minutes avant Mme Darley et moi-même, qu'avez-vous fait pendant ces cinq minutes ?

— J'étais nerveuse. Peut-être avais-je un secret avertissement de la catastrophe... J'éprouvais le besoin de me détendre et je fis le tour du dernier hangar qui était d'ailleurs vide de matériel. Puis, je regagnai l'avion que j'atteignis presque en même temps que vous.

— Et vous, monsieur Evrard ?

— Je suis resté une demi-heure au bar comme vous le savez, puis je regagnai la machine, décidé à faire un somme. Je m'éveillai comme on la ramenait sur le terrain. Je sautai à terre et allai me dégourdir un peu, en faisant le tour d'un hangar. Mlle Spize s'y trouvait et je ne l'ai pas perdue des yeux.

— Vous avez fait le tour intérieur du hangar ?

— Parfaitement. Mlle Spize était devant moi, à cent mètres environ.

— Ainsi, remarqua incidemment le détective, vous confirmez l'alibi de Mlle Spize en établissant le vôtre !

Evrard ne releva pas la remarque tandis que le policier continuait :

— Nous ne pouvons continuer le voyage. J'ai prévenu le Parquet de la ville la plus proche. Personne ne sera là avant une heure. Les gendarmes du port garderont le cadavre. Il y a un hôtel en sortant du champ d'aviation où vous pourrez passer la nuit.

Geneviève, très pâle, s'appuya au bras d'Erlin :

— Je vous en prie, ne me quittez pas, j'ai peur. C'est atroce. Notre famille est-elle maudite ?

— Je vous prierai de ne pas vous écarter les uns des autres et de vous rendre immédiatement à l'hôtel, dit Erlin avec autorité. Je prendrai soin de Mme Darley.

Il se dirigea lentement vers le bureau du port aérien et

le radio lui tendit un télégramme dont il prit rapidement connaissance.

— Je crois, dit-il à Geneviève, que le cauchemar sera bientôt terminé. Mais je crains fort qu'il n'y ait encore du sang. D'ailleurs, il vaudrait mieux qu'il en soit ainsi.

Elle le regarda, apeurée et muette.

— Vous ne voulez pas dire... !

— Justement si... Mais, heureusement, je ne suis pas chargé de l'affaire et la police locale conclura sûrement au suicide. Je sais, moi, que Dennis a été assassiné et que le crime a été hâtivement maquillé en suicide. Dennis était gaucher et l'arme se trouvait dans sa main droite. Le criminel a commis cette faute. Bien entendu, l'arme a été dérobée au Havre, dans la chambre de Dennis. Et l'on ne retrouvera pas d'autres empreintes que celles du mort sur le revolver, car il fait froid et nous portons tous des gants pour ce voyage en avion.

Erlin acheva très lentement :

— Le compte en banque de M. Dennis a baissé d'un seul coup la semaine dernière sur une grosse perte de jeu. Et il a brusquement remonté dans des circonstances que la complicité de la banque rend moins mystérieuses.

• Je ne tarderai pas à connaître le meurtrier de Dennis ! qui est aussi l'homme qui tenta de vous empoisonner... L'homme ou la femme, bien entendu...

Il eut un regard perçant à l'adresse de Geneviève qui ne sourcilla pas, et il acheva :

— Vous seule n'êtes pas en cause...

L'enquête de la police locale commença une heure plus tard. Le concours bénévole de l'inspecteur Erlin fut requis, mais celui-ci se montra très fétide :

— Il s'agit probablement d'un suicide, conclurent les magistrats locaux. Ce Dennis est sans doute l'empoisonneur. Il s'est suicidé par remords ou parce qu'il craignait d'être découvert ou, plus simplement encore, parce que son crime avait l'intérêt pour but et que, l'ayant manqué, il se trouvait ruiné. La suite de l'enquête nous renseignera sur sa situation de fortune. Nous n'avons aucune raison d'interdire la suite du voyage et je crois que vous pourrez repartir demain, monsieur Erlin.

— Puis-je vous prier seulement, messieurs, de ne pas faire part aux passagers de votre opinion relative à la mort de Dennis ? J'attends, d'une minute à l'autre des renseigne-

ments très importants que je me ferai un plaisir de vous communiquer.

Erlin regagna l'hôtel et frappa à la porte d'Evrard, qui s'était déclaré fatigué et avait déjà regagné sa chambre. Le vieillard l'accueillit aimablement. Il était en train d'écrire et murmura :

— Souffrez que je termine. Vous avez des cigarettes et une bouteille de porto sur la commode.

Erlin entendit la plume grincer sur le papier, tandis qu'Evrard terminait sa lettre, y apposant sa signature volontaire. Puis, l'industriel leva les yeux :

— Vous souhaitiez me parler ?

— Oui. D'une manière très privée. Je suis votre invité et non un policier en service.

— Ce sens des nuances vous fait honneur, dit Evrard froidement.

Il alluma une cigarette puis, d'un ton aimable :

— Je suis à vous dans une seconde. Goûtez le porto, il est excellent...

Il passa dans son cabinet de toilette et referma la porte. Une petite détonation sèche éclata. Puis il y eut le bruit de la chute d'un corps.

« C'est peut-être mieux ainsi », murmura Erlin en regardant l'adresse de la lettre qu'Evrard venait d'écrire. L'enveloppe portait son nom. L'inspecteur, après s'être assuré que l'homme ne s'était pas manqué, commença de lire la confession d'Evrard.

A Monsieur Erlin.

Monsieur,

Ceci est le récit des faits dont vous avez sans doute déjà connaissance. C'est moi qui ai tué Jean Dennis et qui ai tenté de l'empoisonner au Havre. Le motif, vous le savez ou vous êtes sur le point de le connaître, est comme tout le reste entre vos mains...

Je suis allé aux colonies, autrefois, avec un proche parent. Nous eûmes une histoire assez grave et, un soir de fièvre et de folie, je tuai un homme que nous enterrâmes. Mon parent laissa à son fils un récit de l'incident et des éléments de preuve. Après la mort de son père, Dennis résolut de me faire chanter et érigea une place importante dans mes affaires. Je savais et vous savez sans doute — car la police fran-

çaise est bien faite — que Dennis avait des dettes et était considéré à Madagascar comme un mauvais sujet.

Dès son arrivée, il s'installa en maître et je dus prétexter de la fatigue de l'âge pour lui abandonner une partie de mon affaire. Il était joueur et je dus plusieurs fois couvrir ses pertes. Cette situation ne pouvait durer. Je décidai de le faire disparaître, car on n'en a jamais fini avec un joueur et je ne voulais pas priver de leur part de mon patrimoine mes autres cousins et ma protégée.

J'imaginai de verser de l'arsenic à petite dose dans une bouteille de calvados. Ainsi nous serions tous malades. Et je versai auparavant de l'érésiné dans le verre épais de Dennis. Il suffisait de quelques gouttes de ce poison violent et il ne pouvait les voir.

J'étais presque assuré de l'impunité. Ou bien les verres seraient lavés avant que l'ensemble de la famille tombât malade à l'exception de Dennis et il ne restait plus de traces, ou bien la police effectuerait des prélèvements et comme nous étions tous intoxiqués n'examinerait pas tous les verres mais un ou deux. Il y avait des chances pour que celui de Dennis ne soit pas examiné. Enfin, je comptais briser ce verre. En me levant, je cassais la bouteille de champagne inoffensive (le poison était dans la fine) pour distraire la pensée des enquêteurs. Je vous rappelle que, possédant une usine de produits pharmaceutiques, il m'avait été facile de me procurer un peu d'arsenic et quelques gouttes d'érésine.

On ne peut exactement prévoir les effets de l'arsenic sur chaque organisme et cela fut le commencement de ma perte, car je me sentis tout de suite trop malade pour atteindre la place de Dennis et casser son verre.

J'avais invité Mme Darley, car je pensai que plus il y aurait de convives plus l'enquête serait difficile. Il se trouve que cette jeune femme est charmante et je suis heureux, en mourant, de lui faire du bien en mettant de l'argent à sa disposition.

L'affaire des bijoux m'apportait, en outre, une diversion favorable. Jeanne, qui m'est dévouée, et qui ignorait tout, fut chargée par moi de vous surveiller. Elle apprit ainsi les résultats de l'analyse et me tint au courant de votre remarque :

« Si vous aviez occupé une autre place à table, je vous aurais arrêtée. »

Je compris dès lors que, malgré tout, vous me soupçonniez.

Dennis se méfiait de moi et pensa qu'il vaudrait mieux quitter la maison, car le jeu devenait dangereux. Il venait de

réaliser une grosse perte en Bourse. Il tenta sur ma personne un ultime chantage auquel je cédai. Vous en avez déjà sans doute trouvé la trace dans nos comptes de banque. Décidé à me débarrasser rapidement de Dennis, j'imaginai la promenade en avion et les vacances familiales auxquelles il était contraint d'assister. Je m'emparai de son revolver, décidé à le tuer à la première occasion et espérant maquiller le crime en suicide.

Jeanne surprit une partie de votre communication au Bourget et je décidai d'en finir plus rapidement que je ne le pensais avant mon départ.

C'est alors que, trop pressé, je commis une première erreur qui ne pouvait vous échapper.

Après avoir tué Dennis avec son revolver et les mains gantées je plaçai l'arme dans sa main droite, tout naturellement. Je pensais qu'on croirait au suicide du maître-chanteur.

Malheureusement pour moi, Dennis était gaucher. Je vous déclarai ensuite que je n'avais pas perdu de vue Jeanne Spize en faisant le tour du hangar, et j'eus la bêtise de préciser qu'elle était à cent mètres devant moi. Le hangar a environ cent mètres de long. Je réfléchis ensuite qu'il est impossible de parcourir les quatre côtés d'un carré sans perdre de vue la personne qui vous précède lorsqu'elle a un côté d'avance. Un enfant le devinerait. Mon esprit était fixé sur la nécessité de me créer un alibi dans le temps et non dans l'espace. A votre attitude, je compris que j'étais perdu. Et lorsque vous êtes venu me rendre visite je savais déjà le motif de l'entrevue. Je passe sur les autres détails puisque vous les connaissez aussi bien que moi. Vous ferez de cette confession ce qui vous plaira.

La signature : EVRARD, s'étalait largement au bas du document.

Erlin baissa la tête et s'abîma dans ses pensées. Il n'était pas en service et n'était pas chargé de l'affaire. Le mort avait joué le grand jeu et il avait perdu. Il l'avait invité à l'accompagner, ce qui était une habileté suprême, une quasi-certitude de se mettre à l'abri de tout soupçon. Son seul tort avait été de ne penser aux détails qu'un quart d'heure trop tard alors que lui, Erlin, les avait déjà découverts.

Il y avait un post-scriptum au bas de la lettre.

P.-S. — Moi aussi j'ai été joueur. J'ai tenté de me sauver en jouant sur cinq chances, en empoisonnant cinq personnes,

pour égarer les soupçons. Au baccara, je n'ai jamais tiré à cinq. Je l'ai fait pour ce crime et j'ai perdu, ce qui est normal.

Erlin eut une moue de lassitude. Il ne résulterait rien de bon d'un scandale. Cette lettre lui était adressée à titre personnel. Encore une fois, il n'était pas en service et la gloire lui importait moins que le déshonneur qui rejaillirait bientôt sur une famille dont un représentant au moins lui était cher.

— Oui, c'était un beau joueur ! murmura-t-il. En m'invitant, il était presque certain d'égarer mes soupçons !...

Il alluma son briquet et fit lentement brûler la lettre dont il dispersa les fragments.



Trois mois plus tard, l'inspecteur Erlin ne reçut pas d'avancement, mais il épousait la charmante décoratrice Geneviève Darley, et cet « avancement-là » valait beaucoup plus que tout autre à ses yeux.

FIN

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1948. N° 16.

*Achevé d'imprimer le 16 mars 1948
sur les presses modernes de la Technique du Livre
29 bis, rue du Moulin-Vert, Paris-14'*



FRANÇOIS
MAZELINE



ON NE TIRE PAS A CINQ

la technique du livre - paris